

## « Politiques de l'hospitalité »

La CRIEE, Conférences-Débats, année 2010-2011.

### « Accueille un visiteur qui t'étranguera mieux... »

Accueille un visiteur qui t'étranguera mieux  
Et par un front rebelle activera ton jeu.  
Montre toi connaisseur des façons de l'abord  
Et dès la porte ouverte afin qu'on ne s'éloigne  
Hôte à tort ne te montre oublieux de promettre  
Une lueur d'abord entre tes quatre murs

Francis Ponge *L'antichambre* 1925

j

Parler, ouvrir l'année sur les « politiques de l'hospitalité » dans un lieu qui est l'hospitalité même est une gageure. Cette hospitalité, j'ai pu en prendre plusieurs fois la mesure à la lecture de l'intervention de Patrick Chemla<sup>1</sup> aux journées de l'association « Europsy »<sup>2</sup> et au cours des différents colloques organisés par la CRIEE, dont le dernier en juin 2010, en particulier au cours de l'atelier « Bricolages et constructions dans la clinique ».<sup>3</sup>

La difficulté se renforce du fait, paradoxalement, que je suis psychanalyste. La psychanalyse par apport au déploiement de l'approche de la psychothérapie institutionnelle me paraît couvrir le danger d'être enfermée dans sa forme et de se retrouver parfois inhospitalière. Pourtant elle était subversive et hospitalière de la folie lorsqu'elle s'est imposée à Freud. A l'heure actuelle qu'est-elle devenue au regard de l'hospitalité ? Quand est-elle hospitalière et quand ne l'est-elle pas ? Bien plus, a-t-elle à être hospitalière ? Il semble sur ce point qu'en ce qui concerne J. Lacan, sa pratique et son discours, à ses débuts, l'aient été. Mais ensuite ? A force de tendre au trait du trait, de vouloir tout définir à partir du semblant et de l'imaginaire, de vouloir ramener le réel à un discours : les *dits* dépressifs (ce qui est intéressant et pas forcément faux), les psychanalystes ne s'isolent-ils pas insensiblement mais sûrement de la réalité sociale ? En quoi la double aliénation telle que Patrick Chemla la relève, le sujet divisé par son désir inconscient *et* travaillé par une aliénation sociale, entre-t-elle dans la réflexion et la pratique du psychanalyste ? Comment tenir les deux à la fois ?

Bref je me sens peu légitime pour vous parler ce soir. Et pourtant il y a de l'hospitalité dans le transfert au sens où pas n'importe quel accueil permet d'entendre la question du mal en tant que pulsion de destruction.<sup>4</sup> Le psychanalyste reste encore celui à qui l'on s'adresse lorsque la pulsion de destruction, d'auto-destruction, autrement dit la jouissance qui mène au

---

<sup>1</sup> Patrick Chemla « L'acte d'hospitalité »

<sup>2</sup> Colloque d'Europsy octobre 2010 Paris. « Un acte peut-il encore faire sens ? »

<sup>3</sup> J'ai été émerveillée d'entendre ce que j'entendais d'autant plus que cela venait de ceux et celles qui, au quotidien, sont avec les patients. Je n'ai rien à leur apprendre sur l'hospitalité. Ils ont tout dit en articulant avec tellement de tact la place en eux qu'ils acceptaient d'entamer ou de faire résonner pour que le patient se re-trouve.

<sup>4</sup> Telle que Patrick Chemla en parle dans son exposé et telle que Nathalie Zaltzmann en parle dans ses derniers livres.

mortifère, prend le pas sur le désir. La personne qui vient voir le psychanalyste vient le voir dans l'espoir de renverser la balance, dans l'espoir que le désir puisse retrouver sa place et devenir plus fort que la pulsion de destruction.<sup>5</sup> La question qui surgit immédiatement est celle de la mise du soignant. Quelle va être sa mise pour que le « retournement », le renversement puisse avoir lieu ?

Qu'en est-il de l'hospitalité ?

Hôte est un mot qui dérive d' *Hostis* qui contient deux valeurs de l'étranger : l'étranger favorable (l'invité-ami) et l'étranger hostile ( l'ennemi). D'où le jeu de mot de Derrida incluant l'hostile à l'hospitalité lorsqu'il intitule son séminaire de 1995 « L'hostipitalité ». De quel hostile s'agit-il ? Derrida ajoute :« Qu'elle est « terrifiante », la loi des lois qui veut que l'hôte (host), l'invitant, donne ce qu'il a de plus précieux à l'hôte (guest), à l'invité, et devienne alors en vérité, comme l'autre, l'hôte de son hôte, pour ne pas dire son otage. »

A cette bivalence du terme d'hospitalité s'ajoute en français une autre ambiguïté car hôte en français est à la fois hôte l'accueillant et hôte l'accueilli.

L'hospitalité ne serait-elle pas l'action de recevoir chez soi l'étranger qui se présente<sup>6</sup>. ?

L'hospitalité implique la notion de limite, de lieu, de dedans (domi) et de dehors (foris) et donc de porte, symbole de la communication ou séparation. Selon Benveniste le terme opposé à « domi » est tiré de « ager », champ, sous la forme de l'adverbe « *peregrī* » d'où le dérivé « *peregrīnus* » « étranger ». En effet le champ inculte, l'espace désert est opposé à l'endroit habité. Hors de cette communauté matérielle commence l'étranger qui est fortement hostile. Il y a l'idée d'un avant (la nature) et d'un après (la culture) et d'une intégration, le passage du nomade au sédentaire. L'hospitalité est donc l'articulation entre deux mondes, entre le connu et l'inconnu, le local et l'errant, l'ami et l'ennemi. L'hospitalité peut être conçue comme la connaissance de la pratique que l'homme entretient avec l'Autre (l'altérité) à travers lui même. Celui qui accueille, qui est en situation de sédentaire est en fait un migrant, un étranger en attente, tandis que celui qui est reçu, en position de nomade, est en fait un sédentaire en attente. L'un et l'autre sont engagés dans un vaste système d'échanges.

En effet que ferions nous sans hospitalité, sans cette possibilité offerte par l'hospitalité de permettre à l'ailleurs d'arriver jusqu'à nous ? N'est-ce-pas ce que l'on demande à son hôte : raconte moi d'où tu viens, comment est-ce là-bas ? Il y a toujours une curiosité de l'autre. Rappelons la fascination pour les récits des grands voyageurs. L'hôte, le voyageur, rassure et alerte.

L'hospitalité n'est-elle pas ce qui permet la circulation? S'il n'y avait d'emblée que hostilité, peur, on ne pourrait pas circuler. L'hospitalité est ce lieu d'accueil qui suspend pour

---

<sup>5</sup> Celui qui fait la démarche vers un psychanalyste demande à être « débarrassé » de son symptôme. C'est une surprise, un étonnement (un faux étonnement, il le sait sinon il ne serait pas venu voir un psychanalyste) quand je lui dis que l'acte du psychanalyste est l'inverse de l'acte chirurgical : Nous ne sommes pas là pour « couper » la partie mauvaise mais au contraire pour l'accueillir.

<sup>6</sup> In Trésor de la langue française informatisée

un temps l'hostilité. Il était courant que l'étranger paye une taxe moyennant quoi il était sous la protection du souverain, règle qui au fond tenait compte de ce que sa présence pouvait susciter comme angoisse, envie hostile et rejet. L'hospitalité est cette loi, ce rite, qui autorise l'interrogation, voire le franchissement, des limites mais sans violence.

L'Iliade nous offre un magnifique geste d'hospitalité. Après la chute de Troie et la mort d'Hector le fils du roi de Troie Priam, celui-ci va chez Achille, l'ennemi, chercher le cadavre de son fils, afin de pouvoir le ramener à Troie et l'enterrer avec les honneurs. Le vieux roi Priam prend donc le risque d'aller chez l'ennemi. Achille prend aussi le risque de recevoir le père du meurtrier de son meilleur ami. Voici comment le texte parle de l'énormité du geste d'hospitalité qui est en train de s'accomplir : « Lorsqu'un mortel, en proie à une Faute, après avoir dans son pays commis un meurtre, arrive brusquement, à l'étranger, dans la maison d'un homme riche, une stupeur saisit tous ceux qui l'aperçoivent... »<sup>7</sup> Priam est dépeint dans l'Iliade comme faisant preuve d'une immense bonté et d'une justice exemplaire. Contrairement à ses conseillers, il refuse de porter le blâme sur Hélène pour la guerre. Il voit mourir nombre de ses fils au cours de la guerre et en particulier Hector tué par Achille. Celui-ci refusant de rendre le corps d'Hector à sa famille pour les funérailles. Priam se rend au milieu du camp des grecs pour y supplier Achille qui par respect lui rendra le corps de son fils. La rencontre d'Achille et de Priam est l'un des passages les plus émouvants de l'Iliade. Leur rencontre commence par le temps pour pleurer, pour dire l'entame, la perte.

Ou encore tel dissident accueilli qui amène son hôte à se mobiliser contre son ancien allié. Ainsi dans la tragédie grecque d'Eschyle « *les Suppliantes* »<sup>8</sup>.

L'hospitalité est source de lien social à tous les niveaux. C'est grâce à l'hospitalité que se construisent les alliances et que se renversent ces mêmes alliances. Les différents croisements de valeur et d'identités rendus possibles par l'hospitalité font de celle-ci un profond facteur d'enrichissement.

L'hospitalité classique consistait à satisfaire les besoins de base et de sécurité, voire dans certains cas de confort et d'affection, de personnes en déplacement à travers une relation gratuite, c'est à dire non économique. Il ne faut pas oublier ceux qui étaient jetés sur les routes par manque de travail et pour lesquels l'hospitalité classique était un moyen d'attendre des jours meilleurs. D'une certaine manière l'hospitalité remplissait alors une fonction régulatrice et permettait aux plus défavorisés de conserver un minimum d'autonomie dans un milieu difficile. En effet grâce à la règle de l'hospitalité, ils pouvaient continuer à entretenir des relations aléatoires avec l'environnement et par conséquent ne pas cesser d'être mobiles en attendant de pouvoir se sédentariser. L'hospitalité n'a pas qu'une fonction régulatrice, elle est liée à la vie nomade en ce que celle-ci est la vie opposé à ce que la sédentarisation peut avoir d'immobilisation. Dans le premier conflit des frères, Dieu reçoit les offrandes non pas de l'agriculteur Caïn mais du nomade Abel. L'errance a toujours été

---

<sup>7</sup> Le texte poursuit : « même stupeur saisit Achille à voir Priam, semblable aux Immortels; même stupeur aussi prend les autres, et tous se regardent entre eux » *Iliade* Chant XXIV

<sup>8</sup> Un chœur de femmes, fuyant des noces auxquelles on veut les contraindre, vient demander asile et protection en terre d'Argos; le roi du pays, après avoir hésité entre deux droits et deux intérêts- ceux de son peuple, ceux des suppliantes-, décide de leur accorder son soutien et se prépare à une guerre inévitable. La situation suffit à évoquer des questions aussi essentielles que la violence faite aux femmes, l'exil et le malheur des réfugiés, l'accueil de l'étranger et l'hospitalité comme devoir.

l'autre face de l'humain. C'est une mythologie de croire que l'homme est stable. Les hommes, les peuples, ont toujours été en mouvement, ne serait-ce que pour les guerres.

« Mais si originellement, écrit Claude Raffestin<sup>9</sup>, l'hospitalité a pu être cela, la « mise en monnaie » de la ville a progressivement fait reculer cette hospitalité, sinon sous la forme de la charité ou de la philanthropie. Si l'hospitalité a drastiquement reculé c'est que l'errance des pauvres pèlerins, qui était une valeur dans les traditions judéo-chrétienne- musulmane, n'a plus aucune signification positive aujourd'hui. La monétarisation complète a fait prévaloir des relations d'échanges de type purement économique. Dès lors l'hospitalité comme don offert est considérée comme dilapidation des richesses. La ville contemporaine livrée à l'ultra libéralisme économique ne possède pas de structures spécifiques pour faire face à l'exclusion que représente l'errance moderne, qui est non pas passagère et conjoncturelle comme on a pu le penser, mais structurelle.... La réinvention de ces formes d'hospitalité qui s'enracinent tout autant dans des initiatives privées que publiques et qui sont l'expression d'une sorte de morale naturelle, n'en finit pas de souligner la contradiction de notre société, dans laquelle le système économique procède selon une espèce de « sélection sociale » qui renvoie les problèmes de l'exclusion qu'elle crée à l'émergence d'une entraide indispensable si l'on veut éviter les explosions de violence. »

Outre la barrière économique, l'étranger qui demande hospitalité peut franchir la limite matérielle mais il se retrouve confronté à une autre limite, beaucoup moins visible et plus subtile, celle des codes, de la sémiosphère (sphère des signes), du lieu d'accueil. Bien que n'étant pas à franchir c'est cependant elle qui lui donnera sens ou le lui refusera. La sémiosphère est aussi un lieu d'apprentissage et d'ouverture. J'apprends les signes de l'autre. Je regarde autrement ma société d'origine. Cependant un phénomène de traduction de la différence est nécessaire pour permettre une convivialité, sinon le déni de cette différence peut déclencher le conflit. L'hôte refusé dans la sémiosphère intérieure mais néanmoins présent dans l'intériorité de la ville, du pays, devient alors un otage. Ainsi en est-il des étrangers utiles mais non intégrés. Il faut une véritable hospitalité de l'hôte pour ne pas retomber dans l'hospitalité du même qui alors a tendance à se reconstituer en ghetto.

Reste le don dans lequel la relation ne s'épuise pas. En effet, comme l'indique Benveniste, le don est de nature relationnelle. Il n'est pas le propre du donateur. Il est *dans la relation entre* le donateur et le donataire. La racine indo-européenne « do » signifie « donner et prendre ».

Et pour nous qui sommes des soignants ne faut-il pas interroger d'abord notre position d'hospitalier ? Qu'est ce qui a fait pour que nous nous soyons dirigés vers un rapport de soin à l'autre ? Où en nous et comment se pose la question de l'hospitalité ? Je voudrais surtout retenir la notion d'entrée, de franchissement d'une porte, de passage. D'où le passeur tire-t-il sa force ? N'est-il pas amené parfois à forcer le passage, à créer lui même le seuil, à proposer quelque chose qui transforme une barrière en seuil ? L'hospitalité n'est-elle pas essentiellement cet entre deux qui se produit dans la rencontre ? N'est-elle pas un espace pour cet entre deux qui fait que ce qui pouvait être ressenti comme hostile, parce que trop près de l'intime ou trop chargé de mortifère, acquiert un lieu, une demeure ? Comme le dit Paul Ricoeur, l'hospitalité n'est pas une technique, elle est une attitude. L'hospitalité n'est-

---

<sup>9</sup> Claude Raffestin *Réinventer l'hospitalité* in Persée, revue scientifique. Université de Genève.

elle pas toujours de l'ordre de l'évènement ? De la première fois ? De l'acte ? Étrangement l'acte d'hospitalité ne produit-il pas cette sorte de paradoxe de pouvoir se sentir et chez soi et l'hôte; plus même, de pouvoir se sentir d'autant plus chez soi que l'hôte a accepté notre invitation, qu'il a senti un seuil possiblement franchissable ? Alors, c'est comme si notre maison devenait plus grande...moins étrangère... « Elle est le partage du chez soi », dit Ricoeur<sup>10</sup>. Allons aussi loin que lui : Ce partage est une entame. Elle n'est interface avec l'autre/l'hôte que parce qu'elle est entame de moi même. Cette entame me permet d'aller vers l'étranger en moi, elle me construit, elle m'enrichit de mon hôte.

Compte tenu de la superposition des dimensions d'amitié et d'hostilité que l'on trouve dans la notion d'hospitalité, nous ne serons pas étonnés de trouver un très beau passage de J. Lacan sur l'hospitalité, justement dans l'article sur... *L'agressivité en psychanalyse*. C'est un article très intéressant dans lequel Lacan développe le fait que l'étranger dont nous souffrons c'est nous même qui le créons. Pourquoi, comment ? Du fait même que nous n'avons accès à l'objet de notre désir qu'en le dégageant de l'image de cet objet et de nous même (notre moi) que nous avons projetée dans l'autre. Nous essayons en vain de récupérer cet objet mais il nous revient aliéné à l'autre, ce qui engendre notre agressivité.

Lacan, après avoir développé le fait que l'agressivité soit une des coordonnées intentionnelles du moi humain, une tension subjective, et cela spécialement en rapport avec la catégorie de l'espace, rappelle que cette catégorie de l'espace se croise avec la dimension temporelle relevée par Freud dans l'angoisse. Ces deux dimensions, qui sont des tensions dit-il, ne sont pas autre chose que l'assomption par l'homme de son déchirement originel, « par quoi, ajoute Lacan, à chaque instant l'homme constitue son monde par son suicide, ce que Freud développe avec la notion de pulsion de mort. »... Lacan de conclure « C'est cette victime émouvante, évadée d'ailleurs irresponsable en rupture de ban qui voit l'homme moderne à la plus formidable galère sociale, que nous recueillons quand elle vient à nous, c'est à cet être de néant que notre tâche quotidienne est d'ouvrir à nouveau la voie du sens dans une fraternité discrète à la mesure de laquelle nous sommes toujours inégaux. »<sup>11</sup>

Cette intervention de Lacan eut lieu en 1948

Tout dans ce passage ne parle-t-il pas d'hospitalité ? La victime émouvante, évadée; l'homme en rupture de ban; la galère sociale; que nous recueillons...quand elle vient à nous, précise Lacan; cet être de néant; auquel notre tâche quotidienne est d'ouvrir la voie du sens; ouvrir la porte ce n'est pas n'importe quoi précise Lacan, c'est ouvrir la voie du sens...; dans une fraternité discrète.; à la mesure de laquelle nous sommes toujours inégaux....Cette fraternité n'a pas de limite, l'hospitalité est par définition illimitée et cependant nous sommes dépassés par elle. Nous ne pouvons pas nous élever à la mesure de ce que cette fraternité pourrait exiger de nous. L'hospitalité semble ici se creuser dans un retournement des positions où celui qui croit donner reçoit et celui qui croit recevoir donne.

Pas d'hospitalité sans doute sans ce retournement. C'est ainsi que j'ai entendu la remarque de l'une de mes patientes. Que m'avait-elle dit ?

Elle me dit : « C'est une violence que je peux approcher ». Lorsqu'elle me dit cela, j'entends qu'elle est en train de me dire qu'elle vient de franchir un seuil. Elle le dit à propos du livre de Faulkner « Sanctuaire » dont elle dit que l'écriture est superbe, poétique, comme

<sup>10</sup> Paul Ricoeur *Étrangers, moi même* in Semaines sociales 1998. Immigration, défis et richesses;

<sup>11</sup> J. Lacan *Écrits*. « L'agressivité en psychanalyse » éd. Seuil 1966, p.122

un film, mais que le contenu est d'une violence inouïe, viol du regard, du corps. C'est alors qu'elle énonce : « C'est une violence que je peux approcher ». « Il y a des années, ajoute-t-elle, je n'aurai pas pu ouvrir deux pages. » Le seuil qu'elle est en train de franchir est un monde qui, quoique toujours chargé de violence, peut cependant devenir apaisable. Ainsi, quelques minutes plus tôt, elle a pu dire : « je gère mieux l'inconnu ». Celle qui dit pouvoir approcher cette violence a fait un long chemin avec moi durant lequel elle était en prise avec une souffrance intense sans parvenir à la mettre à distance. Sa capacité de violence était telle que j'étais sur le qui-vive, un rien imprévisible pouvant rallumer l'incendie. Sa souffrance m'atteignait au point que je m'étais un peu figée, comme en résistance à son contact assez dense par lequel elle se défendait elle-même de son manque d'enveloppe. Constatant, et ce faisant elle m'en faisait le cadeau, qu'elle pouvait s'approcher de la violence sans en être pulvérisée, elle s'est demandé pourquoi sa souffrance avait cédé. La réponse qu'elle donna est la suivante : « Vous m'avez fait savoir que vous aviez des pensées et que ces pensées c'est moi qui vous les inspirais et que c'était possible...ça... » Elle poursuit : « Là, , quelque chose s'est déchiré...crevé » ( une obscurité, un voile, un écran, une barrière...). Vlan ! De mon côté il m'avait fallu faire un travail énorme sur mon agressivité envers elle et me déloger de mes critères, de ce qui pour moi pouvait ou non être aimable, pour la reconnaître dans ce qu'elle était et non dans ce que j'aurais voulu qu'elle soit.

Si je vous amène ce fragment c'est parce qu'il illustre que le visiteur, cet homme ou cette femme en rupture de ban, ne demande pas simplement à être reçu, mais il demande, il attend, de servir à quelque chose, de servir à son hôte. Il attend de produire quelque chose chez l'autre, son hôte. Il n'y a pas moyen, me semble-t-il, « d'ouvrir la voie du sens » si l'accueilli ne produit pas du sens *chez* le supposé accueillant.

Comment nommer ce que je viens de décrire ? Articuler le transfert avec l'hospitalité m'amène à reprendre un débat soulevé par Lacan autour de l'intersubjectivité. Comment nommer ce phénomène où la subjectivité de l'un agit sur l'autre ? Est ce là le transfert ?

Dans de très belles pages de son séminaire *le transfert*, pages que j'ai redécouvertes et relues grâce à vous, Lacan tombe à bras raccourci sur l'intersubjectivité.

« L'intersubjectivité, dit-il, n'est-elle pas ce qui est le plus étranger à la rencontre psychanalytique? »<sup>12</sup>. Vous comprendrez qu'après ce que je viens de déplier cette assertion puisse m'interroger. Lacan est même encore plus radical puisqu'il ajoute : « Y pointerait-elle que nous nous y dérobons, sûrs qu'il faut l'éviter. L'expérience freudienne se fige dès qu'elle apparaît. Elle (l'expérience freudienne) ne fleurit que de son absence. » C'est plus que radical. Comment nous situer ?

Suivons la démarche de Lacan : Il dénonce l'intersubjectivité, comme une position où l'ego de l'un se refléterait dans l'ego de l'autre et comme une tentation de vouloir le bien du patient. Le patient, dit-il, « ne veut pas qu'on veuille son bien, il veut être surpris ». Il veut être entamé lui aussi.

Lacan propose de prendre la question dans un autre sens et de partir de l'extrême de ce que suppose une relation où l'on s'isole avec quelqu'un pour lui apprendre quoi? ce qui lui manque... ». Il ajoute « ce qui lui manque, il va l'apprendre ...en aimant. » « Je ne suis pas là, en fin de compte, pour son bien mais pour qu'il aime... ». Il enfonce le clou : « Est ce à dire que je dois lui apprendre à aimer ? Assurément, il paraît difficile d'en éluder la

---

<sup>12</sup> J. Lacan. *Le séminaire*, livre VIII, le transfert, seuil 1991, p. 20

nécessité... »<sup>13</sup>

C'est quoi aimer. Ne serait-ce pas, comme la patiente me l'a appris, à sortir de mon moi? Je vous renvoie au séminaire *Le transfert*. Ce que j'en retiens pour nous aujourd'hui ce sont trois choses qui viennent très vite dans les chapitres suivants, qui permettent de comprendre pourquoi Lacan ne veut pas parler d'intersubjectivité mais de transfert.

1°- Il y a trois places : a) la place de l'amant qui est celui qui manque et va chercher quelque chose chez l'aimé. b) la place de l'aimé qui lui posséderait l'objet qui attire l'amant. c) la place de l'objet lui même.

Lacan fait une remarque intéressante : Il remarque que c'est celui qui manque qui est actif. Ce n'est pas forcément le plus fort qui est actif.

D'où vient la signification de l'amour se demande Lacan et nous avec lui ?

La signification de l'amour vient de la substitution de l'amant à l'aimé. C'est cette métaphore (la substitution est le mécanisme de la métaphore) qui engendre la signification de l'amour. Cela n'est pas sans m'évoquer cette substitution de place que l'on suppose à l'hospitalité. Cette substitution potentielle où celui qui offre devient celui qui manque et celui qui manque devient celui qui offre.

2°- Cette potentielle substitution permet non pas que l'on fasse quelque chose à la place de l'autre mais que chacun soutienne ce dont il a à répondre. Une des figures de l'hospitalité est la dette.<sup>14</sup> Autre loi de l'hospitalité interne au transfert ? Celle de soutenir la dette à laquelle l'hôte a à faire face.

3°- Lacan note ce jeu croisé de l'objet qui suscite l'amour dans *le Banquet* de Platon. Dans la série des prises de paroles on peut voir que « je » parle à l'un de ce qu'il suscite en l'autre pour qu'un troisième le comprenne. Lacan note que c'est de son *atopia*,<sup>15</sup> le côté insituable, le nulle part de son être, que Socrate a certainement provoqué toute une ligne de recherche.

Pour nous ce soir, je retiens cette *atopia*, ce nulle part de son être, qui donne voix à la recherche, à la position subjective. On sait en effet que cette *atopia* n'est pas sans relation avec la position de Socrate face à sa propre mort. Étonnante dimension de l'hospitalité qui est de donner lieu en soutenant et en risquant sa propre *atopia*.

D'où en effet vais-je entendre, vais-je pousser à la recherche, la personne qui vient me voir ? En quoi ma propre *atopia* est-elle ou non mise en jeu ? Quel est ce nulle part d'où je puis entendre ce nulle part de l'autre ? N'est-ce pas l'autre/l'hôte qui va me permettre de passer de l'*atopia* au *topos* (lieu) car sa venue, dans son altérité, va me permettre de me positionner ?

Je vous propose de nous arrêter sur un autre fragment de cure. En effet cette dimension du lieu me fait penser à une patiente extrêmement réservée, bloquée, que je

---

<sup>13</sup> op. citée, p.25

<sup>14</sup> Ainsi, pour reprendre l'exemple sur lequel s'appuie Lacan, Achille qui est l'aimé de Patrocle devient l'amant. Qu'est ce que cela veut dire? Alors que Patrocle est mort au combat, Achille retourne lui même au combat. Est-ce que cela veut dire que Achille se met à la place de Patrocle? Non c'est tout le contraire. « par son acte, qui est en somme d'accepter son destin tel qu'il est écrit, il se met non pas à la place de Patrocle, mais à la suite de Patrocle, il fait du destin de Patrocle la dette à laquelle il a, lui, à répondre, à laquelle il a à faire face. »

<sup>15</sup> Alcibiade dans *le Banquet* la définit comme une espèce de singularité insaisissable. C'est un mot qui provient du préfixe de privation *a* et du *topos*. A la différence de l'*ou-topia*, qui signifie un lieu qui n'existe pas, imaginaire ou futur, l'*atopia* renvoie à une attitude qui, privant les lieux de leur qualité de « topos », de leurs limites, bouscule la géométrie, voire l'organisation de la cité. L'attitude atopique échappe à l'identification, au repérage préalable.

reçois en face à face car elle a vraiment besoin de mon visage. Cette patiente est venue me voir après avoir lu un livre sur « Les violences de l'autre. Faire parler les silences de son histoire<sup>16</sup> ». A la suite de la lecture de ce livre elle avait contacté l'auteure. Celle-ci vivant au Canada n'avait pas pu la recevoir et lui avait donné mon nom. Devant autant d'inhibition, j'ai été tentée de l'encourager plutôt à s'inscrire à un groupe de marcheurs ou reprendre la chorale etc, pensant que cela lui serait plus utile que nos maigres échanges. Mais elle a eu la bonne idée de refuser et de me dire qu'elle préférerait continuer avec moi. C'est alors que ce « forçage », son insistance, m'ont comme invitée à aller vers elle et à reprendre ce pour quoi elle était venue : habiter son lieu psychique. Quelque chose s'est débloqué en moi. J'ai cru en elle, en nous. Mon regard a changé. Ce n'est qu'à ce moment là que je lui ai vraiment ouvert ma porte. Au fond, ce qu'elle me laissait entendre, ce qu'elle attendait de moi, l'hospitalité que je pouvais lui offrir, la raison qui la faisait venir vers moi, était que je reste au plus près de son espace psychique de sorte que celui-ci puisse faire lieu, qu'il puisse devenir un lieu pour elle. En effet un espace psychique traversé de peurs, d'appréhensions, de destruction, de solitude, ne peut devenir un lieu habitable que par l'intermédiaire de l'espace psychique d'un autre.

Après avoir lu comment Socrate ouvrait les lignes de recherche sur l'amour à partir de son *atopia*, laquelle n'est pas sans relation avec sa propre manière d'envisager la mort, je me dis que devant autant de crainte de la vie j'ai du hésiter à mettre en jeu cette part de nulle part de moi même. En effet cette part j'y tiens et je ne suis pas prête à la risquer avec n'importe qui.

Ce qui m'amène à revenir sur la notion d'intersubjectivité. Cette fois-ci je la reprendrai à mon compte mais en la développant non pas comme l'entendaient les théoriciens de l'ego-psychologie avec lesquels Lacan était rentré en guerre mais comme l'entendent les théoriciens du courant phénoménologique. Je veux dire une subjectivité qui se crée *en présence* d'autrui. Une présence à l'autre, de l'autre, qui *produit* du sujet parce que de l'autre.

C'est à cette présence que j'ai été *appelée* par ma patiente. L'hospitalité comme appel. L'appel entendu pour aller vers elle, vers ce elle caché derrière ses timidités auto protectrices, un elle qui avait sans doute peu connu le plaisir de susciter du plaisir en l'autre. L'appel entendu aussi ( et surtout ?) pour aller plus loin en moi. Nous étions au départ loin de l'amour et son potentiel de substitutions et pourtant je savais qu'il n'était pas sans pouvoir se déployer.

En cheminant à travers les méandres du transfert ne serions nous pas passés de l'intersubjectivité à l'interrelation...? et même de l'interrelation à l'interpellation ! D'une conception de l'intersubjectivité à l'autre, la différence vient du fait que c'est la relation qui produit le sujet. Finalement cela me plaît, c'est plus actif, il y a plus de corps. Pour pouvoir passer de l'un à l'autre l'amour de transfert a été le pont. Pas n'importe quel pont. C'est cette dimension du pont sur laquelle je voudrais insister. La légende de Saint Julien l'Hospitalier telle que Flaubert la rapporte servira d'appui à ma réflexion.

Dans la nouvelle de Flaubert *la légende de Saint Julien l'Hospitalier* c'est en fin de parcours que Julien le meurtrier et le parricide devient Julien l'hospitalier. Bien que ses parents avertis de son destin aient voulu l'élever à l'abri de tout, Julien ne peut contrôler son appétit de prédateur jusqu'au jour où le cerf qu'il est en train de tuer lui lance la malédiction

---

<sup>16</sup> Louise Grenier. *Les violences de l'autre. Faire parler les silences de son histoire*. éd. Quebecor 2008



qu'il assassiner son père et sa mère. Pour fuir la malédiction il s'éloigne et défie sans cesse la mort dans des combats extrêmes. Mais n'échappant pas à son destin il tue sans le savoir ses parents qui avaient pris sa place dans son lit. Finalement après moult épisodes qui le font fuir toujours plus loin, il se transforme en moine accueillant les pèlerins et mendiants et lui même se fait le passeur. Il n'est pas seulement dans l'errance mais dans un exil volontaire.

Que lire dans cette légende sinon que l'hospitalité n'est pas là d'emblée mais qu'elle est le fruit d'un long périple dans lequel la présence et l'affrontement au mal n'est pas absent, loin de là. Ne pourrions nous pas faire l'hypothèse que Julien n'a pu se faire passeur (le plus grand parce qu'il porte le Christ) que parce qu'il a été destructeur ? Le passeur ne serait-il pas une des formes de sublimation de l'agressivité ? Est-ce un hasard si ce si le bel énoncé de Lacan que je vous citais au début se trouve dans un texte sur l'agressivité ?

Étrange passeur...passeur qui étrange.

Oui le verbe *étranger* existe dans la langue française même s'il n'est plus employé comme le déplore le dictionnaire le Littré. S'étranger veut dire s'éloigner, s'exiler d'un pays, faire éloigner d'un lieu, désaccoutumer d'y venir. Ainsi la couturière de Madame de Gasparin a pu lui dire « Madame votre robe vous étrange.. - dès qu'un vêtement m'étrange il n'est pas fait pour moi, lui répond celle-ci. » L'étranger est celui qui travestit...Ou encore Malherbe : « une petite somme étrange celui qui l'emprunte; une grande le rend ennemi.. »

Alors « accueille un visiteur qui t'étrangerera mieux » cela ne résonnerait-il pas comme : accueille ce visiteur qui t'éloignera le plus de toi-même au point presque que tu ne te reconnais plus ? Accepte que celui qui vient puisse t'exiler de ton pays. Accueille celui qui n'est pas fait pour toi. Cet étrange en toi, si tu vas vers lui, te permettra peut être de ne pas être ton propre ennemi.

Mais tout cela est sans doute plus facile à dire qu'à faire. Ouvrir sa porte va si peu de soi que Francis Ponge nomme *Antichambre* l'un des plus beaux poèmes sur l'hospitalité.

Donnons donc la parole à Francis Ponge avec le « proème »<sup>17</sup> l'**Antichambre** (1925) d'où j'ai tiré le titre de mon intervention de ce soir:

**Accueille un visiteur qui t'étrangerera mieux  
Et par un front rebelle activera ton jeu.  
Montre toi connaisseur des façons de l'abord  
Et dès la porte ouverte afin qu'on ne s'éloigne  
Hôte à tort ne te montre oublieux de promettre  
Une lueur d'abord entre tes quatre murs**

« Accueille un visiteur qui t'étrangerera mieux ». Nous retrouvons la substitution repérée par Lacan de l'aimé à l'amant. Celui qui possède quelque chose et qui est aimé pour cela devient celui qui manque et appelle le visiteur. Ce n'est pas tant le visiteur qui a besoin d'un lieu que le visité qui a besoin d'un visiteur pour pouvoir aller vers l'étranger en lui-même et pouvoir créer. Le visiteur est facteur d'activation de la créativité.

---

<sup>17</sup> Proème : poème en prose, prosaïque. Ponge déclare qu'il ne se veut pas poète mais qu'il utilise le magma poétique pour s'en débarrasser... Il est en révolte contre le parler ordinaire tout en ayant le désir irrépressible de s'exprimer et d'aboutir à des formules claires et impersonnelles. Il se passionne pour l'arbitraire de la langue et l'irrationnel. L'absurde naît d'une confrontation entre l'être humain et le silence déraisonné du monde.

1923 décès de son père.

Et pas n'importe quel visiteur : un visiteur au front rebelle. C'est ce front rebelle qui activera le jeu de l'hôte.

« Hôte à tort » écrit F. Ponge. En effet ne faut-il pas se faire violence pour offrir l'hospitalité ? Au fond de moi n'ai-je pas le secret espoir que le patient ne se soit trompé d'hôte ? Ne suis je pas hôte à tort, contre moi même ? Pourquoi me désigne t-il comme hôte ? D'ailleurs, qu'il reste dans l'antichambre...<sup>18</sup>

Cette résistance me plaît beaucoup. Juste avant d'écrire « Antichambre » Ponge écrivait :

« O visiteurs s'il en est ! Ne vous rebutez pas aux difficultés de la porte (...). Heureux si tu me cherches où tu peux me trouver, entre !  
Le plus difficile est alors obtenu »

Voici pour conclure un moment où la résistance rencontrée et surmontée à ouvrir ma porte a donné au transfert tout son poids.

Celle qui vient me voir me dit d'emblée qu'elle est partagée, qu'elle ne voulait pas venir demander une fois de plus quelque chose à un psychanalyste, et pourtant elle est venue sur l'invitation du médecin de l'homme avec lequel elle vit. Elle dit dans la foulée qu'elle a déjà quitté brusquement deux psychanalystes. Et elle se tait. En moi une foule de questions sur le pourquoi, le comment de ces ruptures, questions que je ne lui pose pas car je veux rester au plus proche de la tonalité émotionnelle de ce premier contact. Je veux rester au plus proche car tout en moi voudrait s'échapper, revenir à du banal, à de l'information (qui êtes vous, que faites vous etc ). Je fais taire en moi ces questions. Je me dis aussi que je suis fatiguée de ces demandes qui n'en sont pas. Alors qu'elle dit ne pas être sûre du tout de vouloir rester, suis-je moi même sûre de vouloir la garder, suis-je moi même sûre de vouloir engager quelque chose de moi dans cette rencontre ? Je suis fatiguée à l'avance de tous les efforts que je pressens avoir à déployer.

Elle dit une chose encore. Elle dit que de jeunes psychotiques dont elle s'occupe sont dans l'absence totale de désir, que ce n'est même pas que leur désir soit bloqué, enfoui, non dit-elle, ils sont dans la jouissance pure et n'ont pas de désir. Pour quelqu'un qui n'avait rien à dire, ne voulait pas venir, elle en dit déjà beaucoup sur la jouissance qui vient entraver le désir. Et cela la concerne. Touchée, prudente, intriguée, perplexe, je mets fin à l'entretien en l'invitant à nous revoir et en lui disant : « nous avons le temps. Nous allons prendre le temps qu'il faut ». Je le dis pour elle. Je le dis pour moi. Le temps de ressentir son mal-être, d'en être habitée.

Elle revient la semaine suivante. Même tonalité. Elle parle de ce qui lui fait mal : sa mère, incestueuse, dit-elle. Je n'en saurai pas plus. Je n'interroge pas même si dans mon for intérieur j'aimerais avoir des détails. Nous nous quittons en disant : « à la semaine prochaine ». Je ne sais toujours pas grand chose d'elle mais elle laisse derrière elle une impression de douleur. Elle camoufle cette douleur en se présentant comme une hystérique qui met le supposé savoir de l'analyste en échec. Ce qu'elle a fait avec ses deux précédents psychanalystes. Lorsqu'elle me le dit, il y a une sorte de défi dans sa voix. Je sens que c'est une posture.

---

<sup>18</sup> Ponge maniant l'ironie laisse entendre qu'il s'agit en somme de laisser le visiteur faire antichambre..

Lorsque pour la troisième fois je la revois, elle dit qu'elle aime mes meubles. Qu'elle se sent bien chez moi. Alors que je ne connais encore pratiquement rien de son histoire, lorsqu'elle me reparle de sa souffrance car sa mère, qu'elle a pourtant quittée à 16 ans, continue à envahir son espace psychique, je lui dis quelque chose qui, moi, m'a aidée et dont je fais l'hypothèse que cela peut l'aider, ne serait-ce que parce que je m'avance. Je lui dis : « Pour pouvoir se quitter il faut avoir créé une relation, il faut qu'il y ait eu du lien. Si vous voulez quitter votre mère, dénouer le lien de souffrance que vous avez avec elle, il faudra que vous acceptiez de la revoir et de lui parler. On ne peut se séparer que s'il y a eu lien ». « Ah, c'est impossible, dit-elle, dans un cri ». Tout en recevant ce cri en plein cœur, je pense quand même que ce que je lui ai dit est juste, qu'elle aura un acte à poser qui sera de cet ordre, sans savoir encore exactement ce qu'il sera. Je continue à ne pas questionner, ou très peu.

Cette intervention qui l'invite à reprendre contact avec sa mère alors que celle-ci est incestueuse peut paraître étonnante. Je voudrais dire d'abord que chaque situation est unique, que ce qui est justifié dans un cas ne l'est pas forcément dans un autre cas. J'ai entendu certes qu'elle avait une mère incestueuse avec laquelle elle avait coupé tout lien mais j'ai aussi entendu que cette mère envahissait son espace psychique. J'ai entendu que la question qui se posait pour elle en priorité était celle de limiter cet envahissement et de trouver la bonne distance pour la place à donner en elle à sa mère. Pourquoi sa mère envahissait-elle son espace psychique ? C'est parce que tout en elle aurait voulu une autre mère. Tout en elle depuis qu'elle était enfant était en manque de mère. C'est cela que j'ai voulu privilégier. Malgré l'incohérence de sa mère (son manque de limites qui respectent le corps de sa fille) j'ai privilégié la reconnaissance d'un lien. Sans doute le fait d'avoir entendu qu'elle avait quitté brusquement ses deux psychanalystes précédents avait fait son chemin en moi, comme pour m'indiquer qu'elle ne s'était jamais remise d'avoir brusquement quitté sa mère. Cela restait en elle comme quelque chose d'insupportable, qu'elle n'assumait pas, et qu'en toute probabilité elle reproduisait avec ses analystes, et qu'elle avait bien l'intention de refaire avec moi si je me comportais comme eux. J'en étais avertie. J'ai donc mis en perspective sa capacité à poser un acte, à dégager ce premier acte posé à 16 ans de sa dimension d'acting dans lequel elle était tentée de le réduire en l'hystérisant.

Je sens que peu à peu se met en place un espace transférentiel *entre* nous. Peu à peu se crée de *l'entre*. Cet entre qui est présence à l'autre, et du coup présence à soi et au monde. Je sens que nous sommes en train de prendre le temps de cet *entre* qui est présence et possibilité de partager avec un autre son intimité sans que cela ne soit vécu comme un viol. Et cela justement pour elle dont l'intimité a été violée par sa mère.

Le quatrième rendez vous est celui où elle peut me donner des détails sur cette violation. Je comprends avec elle non seulement l'intrusion maternelle mais la souffrance maternelle d'une femme qui a du se construire sans support et qui régule sa déréliction en banalisant tous ses comportements comme si tout était équivalent, utilisant ses enfants sur un mode dérisoire pour ses fantaisies érotiques. Elle me dit avoir rêvé de sa mère juste avant de venir à sa séance. Dans son rêve elle trouvait la porte de chez sa mère ouverte. Elle lit ce rêve comme une possibilité de réintroduire un contact avec sa mère.

Elle me dit aussi qu'il faudra que nous parlions du paiement et de la suite. Jusqu'ici je n'en avais pas parlé, attendant le moment. J'entendais sa demande comme

un accord à poursuivre régulièrement, une sorte d'engagement qui faisait sens pour elle. Possibilité de formuler un projet thérapeutique.

La cinquième séance faillit être la dernière. Pourquoi ? A cause d'une grossière erreur de ma part. Nous convenons d'un prix et d'un rythme. Elle me demande si elle doit payer les premières séances. Alors que j'avais pensé, senti, qu'elle n'avait pas à payer ces séances, parce que pour que ce paiement ait un sens, soit ressenti comme juste, elle avait d'abord besoin d'être reçue. Elle avait besoin d'une forme d'hospitalité. Cependant je m'entends lui dire qu'elle aura à payer un prix global qui représentait trois séances. Sur le coup elle ne dit rien, accepte. Mais la fois suivante elle me dit sa déception. Elle me dit que ce n'est pas encore cette fois-ci qu'elle sera reçue. « Vous êtes, me dit-elle, comme les autres ». Je mesure immédiatement mon erreur et je lui donne raison. Je le lui dis, mais d'une certaine manière le mal est fait...

Que s'est-il passé, me suis-je demandé. Pourquoi lui ai-je demandé de payer ses premières rencontres ? Il y a beaucoup de justifications possibles. Mais je pense que ce qui a été à l'origine de ma demande a été le désir de banalisation. Comme si je ne m'autorisais pas complètement à l'émergence du transfert que j'avais cependant rendu possible. Comme un désir inconscient de quitter le lieu d'où je l'avais écoutée. Je banalisais la singularité de notre rencontre en la régularisant. Je ne soutenais pas mon audace ni l'espace psychique qu'elle avait ouvert en moi.

Si j'ai choisi ce cas, c'est parce que la patiente tenait à sa souffrance. C'est ce qu'elle m'a signifié dès le départ en me disant qu'elle venait contre son gré et en me disant qu'il fallait que je m'attende à ce qu'elle s'en aille comme elle avait quitté ses deux premiers analystes auxquels elle avait préféré sa souffrance. Sa souffrance la faisait tenir. Nous en parlons : Je lui dis « en quittant vos analystes vous n'avez pas voulu leur permettre de s'introduire dans votre douleur ». J'ajoute « vous n'êtes pas prête à introduire un autre dans votre douleur ». Elle répond « j'ai peur qu'en perdant ma douleur je ne trouve en moi que du vide ». Se séparer de sa douleur c'était prendre le risque d'affronter son vide. Il fallait pour cela qu'elle puisse faire l'expérience d'une relation à l'autre qui puisse autant la faire tenir que sa souffrance ne la faisait tenir.

La cure est maintenant pour elle un lieu où il y a un autre. Elle sent que sa souffrance a trouvé une adresse. Elle n'est plus un sujet en souffrance même si elle reste un sujet qui souffre.

Si nous, elle et moi, avons pu « produire » cet espace pour le sujet<sup>19</sup> c'est sans doute parce que nous en avons toutes deux le désir mais aussi parce que la permanence du cadre l'a permis. Dimension importante pour l'hospitalité.

Reims 21 octobre 2010

---

<sup>19</sup> Le « sujet » que la cure psychanalytique vise à faire advenir est le sujet qui peut reconnaître sa division du fait du langage et de la sexualité.